

71704

B. P. HASDEU

LA ROUMANIE

DEVANT

LE CONGRÈS DES ORIENTALISTES

~~Inv. A. 36. 104~~

SUR
LES ÉLÉMENTS TURCS
DANS
LA LANGUE ROUMAINE

NOTICE LUE AU VII-e CONGRÈS DES ORIENTALISTES

à Vienne le 2 octobre 1886

PAR

Le professeur B. P. HASDEU

Délégué de la Roumanie

BUCAREST

1886

127382

CONTROL 1953

1956

1961

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București
71 704
Cota.....

~~BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
Cota 04/16636
Inven 127382~~

B.C.U. "Carol I" Bucuresti



C127382

436 867

SUR LES ÉLÉMENTS TURCS
DANS
LA LANGUE ROUMAINE

Messieurs,

La Roumanie peut être bien fière d'être par deux fois l'objet des discussions au sein du Congrès des Orientalistes, ¹⁾ et c'est à juste titre, car l'Occident finit à Vienne, mais c'est à Bucarest que débute l'Orient; entre Vienne et Bucarest oscille une zone de fluctuation.

Tout d'abord, M. Hunfalvy s'était proposé de prouver devant vous que le berceau de la natio-

¹⁾ Un troisième travail sur le même sujet: „*Ueber die Kutzowallachen*“ avait été annoncé au Congrès par M. le professeur S. Papa-georgios d'Athènes, mais l'auteur y a ultérieurement renoncé.

nalité roumaine est dans les Balkans et que c'est à peine vers la fin du Moyen-âge que cette nationalité commence à s'établir au Sud du Danube. Je regrette que M. Hunfalvy ne nous ait lu que l'introduction d'une longue monographie destinée à figurer *in extenso* dans le *Bulletin du Congrès*. Je regrette plus vivement encore de ne pouvoir partager la théorie de mon vénérable ami, théorie déjà soutenue autrefois par Sulzer et Rösler, sur les rapports de filiation entre la branche daco-roumaine et la branche macédo-roumaine de la gent thraco-latine. Au cours même de la lecture du mémoire de M. Hunfalvy, je me suis permis de poser à l'auteur une objection, un problème à résoudre en la matière, et M. le professeur Alfred Ludwig lui a, de son côté, présenté une seconde observation. Les deux questions tendaient à ébranler les fondements mêmes de la théorie exposée. M. Hunfalvy n'a répondu ni à l'une ni à l'autre. Quand on veut, cependant, démontrer qu'il n'y a pas eu de Roumains dans la Dacie Trajane durant la longue période du Moyen-âge, quand on soutient que leur nationalité s'est formée en Bulgarie et non dans les Carpathes, quand on prétend, enfin—ainsi que le font les champions

de la théorie dite röslerienne—renverser un credo seculaire, il faut absolument, ce me semble, être prêt à combattre victorieusement et à tout instant les moindres objections qui peuvent surgir. Les éluder ou passer outre c'est commode assurément, mais c'est commode comme la fuite en pleine bataille ¹⁾.

M. Hunfalvy a toutefois parfaitement raison de reconnaître que les Roumains en général ont toujours mené au Moyen-âge une vie pastorale, et il touche entièrement juste en disant que ce n'est que par l'étude de la langue que l'on peut arriver à une solution sérieuse concernant l'histoire des Roumains, les textes à cet égard faisant défaut ou étant insuffisants. Mais s'il est vrai que les Roumains étaient pasteurs, il n'est pas moins certain que les bergers roumains ne montent jamais du Sud au Nord; tout au contraire, ils descendent systématiquement du Nord au Sud à la recherche de meilleurs pâturages. C'est ainsi que depuis longtemps ils ont pénétré jusqu'au fond de la Grèce d'où ils ne remontent plus. C'est

¹⁾ Voir le Post-scriptum.

là une tendance naturelle aux bergers de tous les temps et de tous les lieux. Voilà un principe qui contrarie singulièrement la théorie de M. Hunfalvy. D'autre part, s'il est vrai que le verdict de langue soit, seul, souverain, il n'est pas moins incontestable que : des deux dialectes, celui qui n'a jamais changé de place, fixé dans les mêmes conditions climatériques et de voisinage, se développe le mieux, tandis que le dialecte qui se déplace subit nécessairement des dérangements de toutes sortes. Or, le dialecte daco-roumain est de beaucoup plus normal, plus organique, plus conséquent dans son développement, qui se produit parallèlement à l'italien, que le macédo-roumain qui nous apparaît, en tout, comme entravé et arrêté dans sa marche. Voilà encore un principe inconciliable avec la théorie de M. Hunfalvy.

C'est, du reste, le daco-roumain seul, ou roumain proprement dit, qui nous intéresse pour le moment, et encore n'est-ce qu'au point de vue des éléments turcs qu'il contient. Je laisse donc tout à fait de côté la thèse de M. Hunfalvy, thèse diamétralement opposée aux vues que j'ai depuis

longtemps exposées dans mon *Histoire critique des Roumains*, et je me hâte d'entrer en matière.

Par „éléments turcs en roumain“ on entend les „mots turcs“, car sous le rapport phonétique et morphologique, sous celui de la syntaxe et de la sémasiologie, le ture, pas plus que le néo-grec, le magyar et le slave, n'a absolument exercé aucune action sur le roumain, exception faite tout au plus de l'introduction de quelques suffixes comme — *giă*, — *lık*, etc. Il s'agit donc des mots turcs en roumain, et pas d'autre chose. Ces mots, ces éléments purement lexiques ont été successivement recueillis par :

Rösler, *Die griechischen und türkischen Bestandtheile im Rumänischen*, Wien 1865 ;

Cihac, *Eléments turcs*, dans le 2-e volume de son *Dictionnaire d'étymologie daco-roumaine*, Francfort 1879 ;

Miklosich, *Die türkischen Elemente in den Südost- und Ost-europäischen Sprachen*, Wien, 1884.

Le plus récent travail de ce genre est celui de mon excellent élève à l'Université de Bucarest, M. Shainéno, qui a bien voulu me le dédier: *Elemente turcesci in limba română*, Bucarest, 1885.

Tout ces ouvrages, plus ou moins complets, ont

en commun les mêmes défauts. Je crois qu'il importe beaucoup de les signaler dans cette notice, vu que ces défauts ont rapport à la méthode, et que ce n'est que par la méthode que la Linguistique s'est élevée au rang d'une science presque positive.

Dans toute langue l'étymologie d'un mot emprunté à l'étranger est instructive surtout au point de vue de l'histoire politique ou culturelle et de la psychologie du peuple auquel le mot est prêté. Il en résulte le devoir impérieux de fixer d'une manière positive, d'un côté, la chronologie et la géographie d'un tel mot — c'est-à-dire l'époque et le lieu de son introduction — d'autre part, son degré de circulation pour savoir s'il est devenu d'un emploi général ou seulement provincial, sporadique ou strictement littéraire, et enfin les modifications de sens, les différentes nouvelles applications sémasiologiques qu'il a subies dans sa nouvelle patrie. Quand on nous donne, par exemple, un mot slave en roumain, la science n'y gagne absolument rien si l'on n'indique pas la provenance ancienne ou moderne de ce mot, en constatant qu'il est paleo-slave, bulgare, serbe, polonais ou russe, qu'il a subi tel ou tel

changement de signification, qu'il a remplacé tel ou tel mot indigène ou a comblé tel ou tel vide.

Tout cela, chronologie et géographie des mots, l'indication de leurs vicissitudes sémasiologiques et leur circulation relative, manque presque entièrement dans tous les traités sur les *Eléments turcs en roumain*.

On compte jusqu'à 1500 mots turcs dans la langue roumaine. Mais pour la plupart, et c'est la très grande majorité, ils n'appartiennent pas au langage du peuple, qui ne les a jamais employés que comme termes turcs non naturalisés, soit par politesse ou par bon ton, alors que le pays était lui-même une province ottomane et que les anciens *Domni* étaient réduits au rang de *beys*. Il en est beaucoup d'autres que l'on ne rencontre qu'au XVIII-e siècle, dans quelques textes relatifs à la Turquie. Doit-on les considérer comme des mots roumains d'origine turque ? Dans ce cas, il faudrait admettre comme mots français toute la terminologie bédouine que l'on trouve éparpillée dans des écrits plus ou moins spéciaux sur l'Algérie.

Parmi les autres éléments turcs en roumain,

ceux qui sont devenus vraiment populaires, il en est bon nombre qui, étudiés comme fond et non seulement comme matière, nous paraissent phonétiquement et morphologiquement turcs, et cependant sont tout à fait roumains, ou même romans, par leur signification. En voici un exemple. Le mot roumain *abraş* ou *îabraş* (cheval arzel) est exactement le turc *ebraş* d'origine arabe. Mais en roumain il signifie aussi, et même principalement, quelqu'un ou quelque chose de *mauvais augure*, de *malheureux*, de *malencontreux*, signification qu'il n'a nulle part ni en turc ni en arabe. En France, „les cavaliers superstitieux ne montent jamais des chevaux arzels un jour de combat, ils les croient infortunés“ (Rolland, *Faune popul.* IV, 162). En Italie, „il caval arzeglio è disastroso„ (Böhmer, *Roman. Stud.* I, 277). En Espagne, le terme *argel* s'applique en même temps au cheval balzan et à un être infortuné. Ainsi le mot roumain *abraş* est turc par sa matière, oui, mais il est décidément roman par son fond, par la notion figurée qu'il exprime.

Enfin, le défaut capital de tous les travaux publiés jusqu'à présent sur les éléments turcs en

roumain, c'est de ne pas faire de distinction entre turec et turc. De prime abord on pourrait facilement croire que ces éléments appartiennent en totalité à l'osmanli, c'est-à-dire au turec $\kappa\alpha\tau'$ $\epsilon\acute{\xi}\sigma\lambda\gamma\gamma$, tandis qu'au contraire il en est beaucoup qui sont bien antérieurs à l'apparition des Osmanlis dans la péninsule balkanique. Le mot *cioban* (berger), par exemple, est turec, d'origine persane; il est certain, cependant, que ce n'est pas par les Osmanlis qu'il s'est fafilé dans le roumain, mais bien par les nomades tartares du Moyen-âge qui l'ont également donné au petit-russien et au polonais, tandis que par l'intermédiaire du roumain il est passé dans le serbe, dans le bulgare et de là plus loin. A côté de *cioban*, le roumain a conservé deux synonymes latins : *pëcurar* = *pecuarium* et *păstor* = *pastorem*. Ce sont les guerriers Osmanlis, guerriers et non bergers, qui, à leur entrée en Europe, on fait connaissance avec les bergers roumains.

Un autre exemple beaucoup plus intéressant. Le mot roumain *cociobă* (bicoque, chaumière) que M. Cihac voulait à tout prix faire dériver du slave, est de point en point le djagataï *köcï-oba*,

ayant le même sens et qui ne se trouve pas du tout dans l'osmanli.

Depuis les Huns et les Avars, un grand nombre de tribus touraniennes, les unes appartenant à la branche finnoise, les autres à la branche turque, se sont successivement emparé des pays qui forment la Roumanie d'aujourd'hui. Si les Roumains, c'est-à-dire les Daco-Roumains, habitaient alors ces pays, comme je le crois, moi, mais comme ne veut pas le croire M. Hunfalvy, il devrait en rester quelques traces dans la langue roumaine. Les Pétchénegues et surtout les Comans, qui parlaient des dialectes tures, ont séjourné en Roumanie durant plusieurs siècles. Le dialecte des Pétchénegues nous est, malheureusement, presque inconnu. Quant aux Comans, au contraire, nous possédons, sur leur dialecte, un véritable trésor découvert autrefois par Klaproth et dont M. le C-te G. Kuun a donné une excellente édition critique: *Codex Cumanicus Bibliothecae ad templum Divi Marci Venetiarum* (Pesth, 1880) et *Additamentum ad Codicem Cumanicum*, 1883.

Y a-t-il des mots comans dans le daco-roumain?

S'il y en a, ce n'est pas au delà du Danube qu'ils ont été empruntés, car les Comans n'y ont jamais fait en masses compactes que de bruyantes incursions; c'est au nord du grand fleuve qu'ils étaient solidement établis pendant les XI et XIIe siècles. Au XIIIe siècle ils commencent à disparaître. C'est donc d'une époque antérieure que doivent dater les éléments comans dans le roumain, s'il y en a.

Je citerai un seul exemple, un seul, mais tellement positif, tellement caractéristique qu'il serait impossible d'en contester l'évidence. Le mot *aslam* n'existe plus en roumain. Au XVIe siècle et même au XVIIe il n'était pas rare. Voici quelques textes :

Dans le *Psautier* manuscrit de Şcheia, datant du milieu du XVIe siècle (Bibliothèque de l'Académie Roumaine) XIV, 5, on lit :

. . . argintul său nu dede | . . . pecuniam suam non de-
într'*aslamu*. . . | dit ad *usuram*. . .

Le même passage dans l'ancien *Psautier* manuscrit, offert par M. Démètre Stourdza à l'Académie Roumaine, porte : „pénegii săi nu-i dâ într'*aslam*. . .“

De même le *Psautier* slavo-roumain de l'archevêque Dosithée, Jassy 1680, dit: " arginții săi nu-i dăde într'*aslam*....." en face du contexte slave: „srebra svoego ne dastŭ vŭ lichvâ...“

Dans le *Psautier* manuscrit d'Arsène de Bisséricani (Bibl. de l'Acad. Roum.) ce mot nous apparaît trois fois:

Ps. LIV: Nu se mai în-	. . . Non deficit de plateis
puținézâ din calia ei <i>asla-</i>	ejus usura et dolus...
<i>mul</i> și înșelâciunia...	

Ps. LXXI: de <i>aslamuri</i> și	. . . ex usura et iniqui-
de nedereptâți va izbâvi..	tate redimet...

Ps. CXVIII: plécâ inima	. . . inclina cor meum in
măia întru mărturiile tale, iarâ	testimonia tua et non in a v a -
nu într' <i>aslam</i> ...	ritiam...

Dans l'Homiliaire de l'archevêque Barlaam, Jassy 1643, le mot *aslam* figure deux fois:

Matth. XXV, 27: și de-	. . . et veniens ego, rece-
c'am venit eu, aş lua al	pisssem utique quod meum est
mieu cu <i>aslam</i> ...	cum usura...

Dans un autre passage, f. 16 b, avec le même sens: „nedereptâțile, *aslamurile*, asuprélele....“

Aslam signifie donc „usure.“ Or, ouvrez le *Codex cumanicus* du comte Kuun à la page 85 et

vous y trouverez: „*astelan*, usura;“ à la page 101: „*astlançi*, revendedor“.

La racine *as* „gagner“ et même le thème *ast* „gain, avantage“ existent dans plusieurs dialectes asiatiques de la famille turque (Vambéry, Etym. Wörterb. d. turko-tat. Spr., 19); mais le mot *astlan* „usure“ ne se trouve ni dans l’osmanli, ni en ouïgour ou en djagataï, ni dans aucune autre langue altaïque connue; il est exclusivement coman. Sa présence dans le roumain est très significative, et ce n’est certes pas d’après la théorie de M. Hunfalvy que l’on peut s’en rendre compte.

La notion de l’usure est purement juridique. Ce n’est que par la persistance d’une influence législative ou administrative qu’une langue peut prêter à une autre un terme pour exprimer une notion analogue. C’est ainsi que le latin judiciaire du Moyen-âge a donné aux Magyars *uzsora* „usure“; c’est ainsi que les Roumains et les Slaves méridionaux ont reçu par le droit byzantin le mot *kamata* = κάματος; c’est ainsi que, sous la domination des Goths, les anciens Slaves ont nommé l’usure *lichva* = goth. leihvan. Le mot *aslam* „usure“ indique un rapport très intime entre les Roumains et les Comans, à l’époque de la pré-

pondérance politique de ces derniers sur la rive gauche du Danube.

Je conclus donc en insistant ici sur la nécessité de soumettre à une nouvelle étude, basée sur d'autres principes que par le passé, les Eléments tures dans la langue roumaine. Je ne dis rien des éléments grecs, slaves et magyars, qui ont été étudiés jusqu'ici d'une manière encore moins satisfaisante. Ce n'est que par des recherches vraiment scientifiques sur les éléments d'emprunt dans le roumain, recherches dégagées de toute préoccupation diplomatique et de toute tendance soi-disant patriotique, que l'on parviendra à éclaircir beaucoup de points obscurs ou controuvés de l'histoire roumaine et à jeter une vive lumière sur la psychologie populaire des Latins d'Orient. Tout ce qui n'est pas ture, grec, slave ou magyar, tout ce qui ne provient pas de quelque autre source, de moindre importance, sera reconnu comme appartenant aux origines mêmes de la nationalité roumaine, origines partie italiques et partie thraciques.

POST-SCRIPTUM.

Voici les objections soulevées au cours de la lecture de M. Hunfalvy et dont il est parlé plus haut :

M. Hasdeu : Je demande la permission d'interrompre M. Hunfalvy pour lui poser une question qui pourrait l'intéresser même en sa qualité de Hongrois. En français, le cheval châtré s'appelle *hongre*, d'où *hongrer* l'action de châtrer un cheval. C'est qu'au Moyen-âge et même déjà avant le IV-e siècle, selon le témoignage d'Ammien Marcellin, cet art était pratiqué sur la rive gauche du bas Danube. Si quelqu'un s'avisait de contester l'existence, au Moyen-âge, des Hongrois dans la Hongrie actuelle, on pourrait bien lui opposer le mot français *hongre*, vallon *honc*. Or dans tous les dialectes allemands, le cheval châtré s'appelle *Wallach* c'est-à-dire „Roumain“. Pourrait-on expliquer ce terme, si les Roumains n'avaient pas vécu au Moyen-âge sur la même rive gauche du bas Danube que les Hongrois ?

M. Hunfalvy : Je ne connais pas l'ancienneté de ce mot en allemand.

M. Hasdeu : Il peut bien ne pas se trouver dans les anciens textes du haut-allemand, et pourtant il doit être relativement très-ancien dans la bouche du peuple, car d'un côté, il s'est répandu jusque dans les langues scandinaves : en suédois *vallack* „hongre“ ; d'un autre côté, il a pénétré dans le lithuanien : *vòlûkas* „hongre“ ; enfin, il se trouve dans tous les dialectes slaves du nord : en bohême, en polonais, en sorabe, en russe etc., partout considéré depuis des siècles comme un ancien terme populaire tout-à-fait indigène, nulle part comme néologisme ou comme mot d'emprunt.

Mr. Alfred Ludwig : Je présenterai aussi, en passant, une objection à la théorie de *Mr. Hunfalvy*. Si les Roumains étaient venus d'au-delà du Danube, il est naturel que leurs anciennes capitales se trouveraient au sud, plus près de ce fleuve, tandis que, au contraire, nous les voyons toutes au nord, près des Carpathes, et ce n'est que plus tard que les Roumains rapprochent leurs résidences du Danube.

Mr. Hunfalvy : Ces capitales-là n'étaient pas fondées par les Roumains, mais par les Slaves, ainsi que leurs noms l'attestent.

Mr. Hasdeu : Je me permets une nouvelle ques-

tion. Dans quel dialecte slave, Mr. Hunfalvy a-t-il trouvé les mots *Campu-lung* et *Argeș*, noms des anciennes capitales roumaines ?

Mr. Hunfalvy : Je ne sais pas si ces noms sont anciens.

Ici la discussion est close. M. Hunfalvy déclare ensuite que son mémoire étant trop long, il ne veut pas fatiguer davantage l'attention du Congrès et qu'il transmet le manuscrit à Mr. le professeur Roth, président de la section aryenne, pour être publié en entier dans le *Bulletin*.

